

E. MICHELET

DICIONS

Hôtel-Rivet n°16

E. MICHELET

DICTIONS

Il faut l'inscription, pour toutes ces allées sans revenir, là où la portée est indispensable. Sans elle nulle phrase. La pensée et les mots échappent au devant, laissent à l'esprit le véritable visage de ce qui n'est rien et ne compte pas. Tout dispose sur le même plan, sans lieu de réponse, au seul profit de la déclinaison.

S'investir avant tout est pour mieux retenir de ce qu'ajoute une voix à sa propre voix. Même si la pensée ne donne rien. Le dégoût peut être, à force de nerfs. Comme nous ne croyons plus à la danse, soyons sincères de ce que nous ne sommes pas. Nous tendrons à la réconciliation, à la symphonie, à la hauteur d'une rythmique nouvelle.

La mesure est entrée, insortie comme l'opprobre. Je choisis la langue fuyante, percée. L'infection des vapeurs, l'éventration sans prévenance. A mon tour et sans retard pour l'appétence à la volonté.

Mon foie s'affole. On a voulu me mettre en tête les plus graves superstitions. J'ai ainsi retrouvé la langue, et l'indiscutable euphorie me sort du ventre.

Je revois les murs expectorants, la musique compréhensible, le vacarme médiocre, la fantaisie animale ; la ruine de toutes les sélections.

Point de prévenance ou de tendresse sexuelle. Gardez pour vous toutes précautions et similitudes bien tempérées. A ma manière je montre sans le but de montrer, sans intentions de discours. Comme si ma tête mal tournée se répète et malgré moi écoute sans arrêt les mêmes mots d'un trop plein de tonalité.

La seule chose à faire et à tout prix est de me donner à voir exactement ou de me faire entendre sans plus de couvertures, là où toute pertinence échoue inmanquablement, dans la première insuffisance. Le doute est au suivant, à sa pauvreté inspirée, à la répétition insatisfaite de toute proposition.

Le problème est dans l'enchevêtrement de toutes les solutions. Il n'en sort rien d'autre qu'un grand nombre de solutions insatisfaisantes. La recherche des mots découvre le malaise de ne pouvoir rien dire ; la diction ne peut ignorer son propre écoeurement.

Tout au dessous de la membrane s'agite l'esprit sans trop de profondeur, insupportable à tout signe humain, à toute condition de la raison.

J'ai en horreur le voluptueux et toute la tendresse dépensée dans les grandes beuveries où tous s'appêtent à la digestion de leur propre salive.

Les résonances se font dans des heures nouvelles, au sortir du nativisme somnolant. L'acte profanatoire fait acte de révolution, pour faire renaître de la pensée incendiaire la beauté instable à son paroxysme.

Voici le vent d'éclat et la profanation permanente, sans diction préalable. Les mots résonnent. Je veux dire sans le pourparler épique, au défi du bien à propos et de toute intrusion intéressée ou insinuante.

La parole, elle-même succédanée, enclave toutes les permissions dans une attente perpétuelle et insupportable.

La langue de son époque articulée au creux. Asialie affamée. Agnus-dei (délicieuses animelles).

Que dire de la vieillesse en jeune âge ? Celle qui tend déjà vers le bien être et le repos à tout prix. En s'abandonnant au corps elle oublie justement de penser le corps. Il y a sûrement l'intérêt le plus sincère au plastique, mais toujours du même regard intéressé.

Mensonge d'équilibre, pour l'équilibre.

La famille illustre. C'est elle sûrement qui apprend à ne pas s'arrêter sur les odeurs, à seulement reconnaître l'odeur à l'identique. Celle dont on se rappelle suffisamment.

Comme on ne nomme pas les organes, on voudrait se reconnaître à saliver. Evidemment on ne fixe rien.

Tu embrasses les plus belles pierres ignorant même la vomissure aux commissures.

Pas de double entente mais une seule et toujours nouvelle, sans l'amertume de la faim retrouvée, aux devants des airs de rien. Accord multiple, asexué au dessus des têtes.

Seule enfant à la couronne pour éclore de sa bouche - éclosion en sourdine - l'adorable sourire hémattique.







Sur l'implacable raison
et le silence certain
dans la non réponse les mots se taisent
pour apparaître
l'ex-voto silencieux

Il y a une recherche comme sur la croix se dirigent
toutes les supplications. Et de ses mains s'égrènent
les années.

Sous les vœux la ronce le crâne
quand le cœur se soulève
de ne rien avoir

La figure carmin rosée la sueur
aux tempes musicales
agitées tout en nombre
les harmonies résonnantes

Aux cheveux roulés opaques

le rosaire sacré

de la couronne inonde

sa sève pourprée

Aux yeux sous les arcades

l'anthracite fume

aux cavités

le noir profond

Le frère s'isole de la sœur prévenante

La mère se crucifie de bonheur

Souffler aux lèvres un temps d'immobilité

et ne plus être l'Être oubliable

Au crucifix avalé conjure le détriment de la parole

Vivre de la perte et mourir par le corps

la partition au regard

Tu es celle qui découvre La Vraie Croix

Le funèbre de ses doigts

de sa nudité

La ruine se relève

Au présent

L'âme non stratifiée ressuscite

A l'infini de sa voix

sainte et coronale

Au seul profane l'éternité

La figure des sens se décline
au dessus de toute expression

Le signe en tête
pour compter les heures
la tête cruentée
au silence d'une mère

La coulée se lance
se découvre
dans une voie silencieuse

La raison n'a plus ses heures
sans le choix des mots

Comme on veut se fixer de ce que les traces appellent
à la mémoire la traverse









C'est d'une fosse que l'on peut tout entendre. Heureux, les enfants ne savent pas le malheur de leurs pères. De ces hommes qui s'épuisent et s'oublient ils ne voudront rien apprendre.

« Nous irons chercher les richesses loin de nos familles, là où nos mères ne sont jamais allées ; dans la main d'une étrangère. Nous parlerons au dessus de tous jugements, nous emploierons nos couleurs à l'instinct, afin de tourner et retourner cette symphonie sans jamais la trahir. Vous pouvez entendre. Le soleil brûle pour nous. »

« Tout vient de toi et le son meurt de notre regard. Une vie nouvelle commence enfin, loin du repos et des minutes. Je ne veux plus de ce temps engourdi par la prière. Nous pouvons nous retrouver sans dieu. Ecoute maintenant l'orgue s'élever pour nous seuls. Nous ne compterons plus parmi les innocents. Le simulacre des inquisiteurs est mort avec leur roi. Dansons bien loin des ruines, dans la joie de l'abandon. Les familles sont la religion du malheur. Elles inoculent le germe de la misère et de la culpabilité dans les chaînes de la descendance.

Donne moi la nourriture de tes mains. Souffle et chasse les vieilles superstitions de ma bouche. Offre moi de tes lèvres le pain quotidien. Apprends moi à parler comme personne. Aujourd'hui toutes les richesses n'atteindront jamais nos hauteurs. »

« Les paroles ne peuvent rompre le silence. Mais le souffle de la musique ne nous a jamais effleuré comme

aujourd'hui le parfum de la neige derrière ces vieux murs de pierre. Parmi tous les saints séculaires ou les images absurdes de la sculpture, derrière toutes les représentations colorées de la souffrance et du calvaire, nous n'avons rencontré que le silence des hommes. Mais connais tu le silence, celui de la communion ? Ton visage ne peut maintenant mourir avec les siècles. A tes côtés seulement l'éternité peut exister. »

« Nous avons longtemps vécu dans la peur, suivant des pratiques surannées, chacun derrière notre dieu, continuant à vivre ainsi sans nous reconnaître, trop loin des réalités. Tu as dit qu'il ne nous servait à rien d'attendre, et rien ni personne ici ne voudrait nous comprendre. Car il n'y avait pas de père. Il n'y en avait jamais eu. Mais bientôt nous serons enfin libres, sans la tristesse de se sentir toujours abandonnés, quand même tous les vœux nous serons refusés. On peut bien trouver la misère jusque dans mes cheveux. Et la maladie peut être. Aussi nous sommes bien maladroits ! Mais notre joie n'attend pas de réponse. La musique, ta voix sont infinis. En dehors des confessions se révèlent les réalités. »

Au fond il est difficile de se parler. Les mots intimident. Mais comment faire entendre son mutisme ? La plus grande des détresses est celle qu'on ne peut avvertir, quand les linéaments même de la souffrance restent

encore indescriptibles. Les années annoncent bien souvent le renoncement. Et la famille n'y voit rien. Comment compter à présent, quand tout se perd avec les siècles ? Les couleurs se suivent et s'effacent, changeantes et intangibles, supplantées au fil des secondes par les jeunes-
ses irascibles. Les visages se perdent, les pays défilent sous nos yeux. Le souffle attend de s'éteindre. Au bout des inspirations continues toujours une fin prorogée. Les mots contiennent pour un temps le courant de la respiration dans une geôle intérieure ; la durée s'étend sur la retenue. Malgré l'apparente immobilité, les inspirations sibyllines naissent des fonds de l'internement.

Il faut participer, pour ne plus simplement écouter le concert sans jamais y prendre part, quand même le vide est trop pesant. Le temps est le mal permanent mais les poésies nous appartiennent. Loin de l'ombre et de la misère, les révolutions se font hors du temps décidé.

« Nous sommes bien loin et tes angoisses me sont encore plus pénibles. Te rappelles tu seulement cette agréable impression d'oublier pour un moment toutes les heures, quand rien ne nous est plus facile que de se comprendre sans jamais avoir peur ? Il est atroce de ne plus parler. Ici, il n'y a pas de place. Rien que le silence. Le silence hors de tout repos.

Mais qu'en est-il du véritable repos, comme il ne peut y avoir de véritable immobilité ? »

Hôtel-Rivet est une publication
de l'École Supérieure des Beaux Arts de Nîmes.

Directeur de la collection :

Dominique Guthertz

Hôtel-Rivet
10 Grand'Rue
30000 Nîmes
04 66 76 70 22
ecole.beauxarts@ville-nimes.fr



N°d'Editeur : 16
Dépôt légal à parution
ISBN 2-914215-15-0
Achevé d'imprimer en mai 2006
XXXXXXXXXX

Conception et réalisation
Etienne Michelet et l'ESBAN

€_4